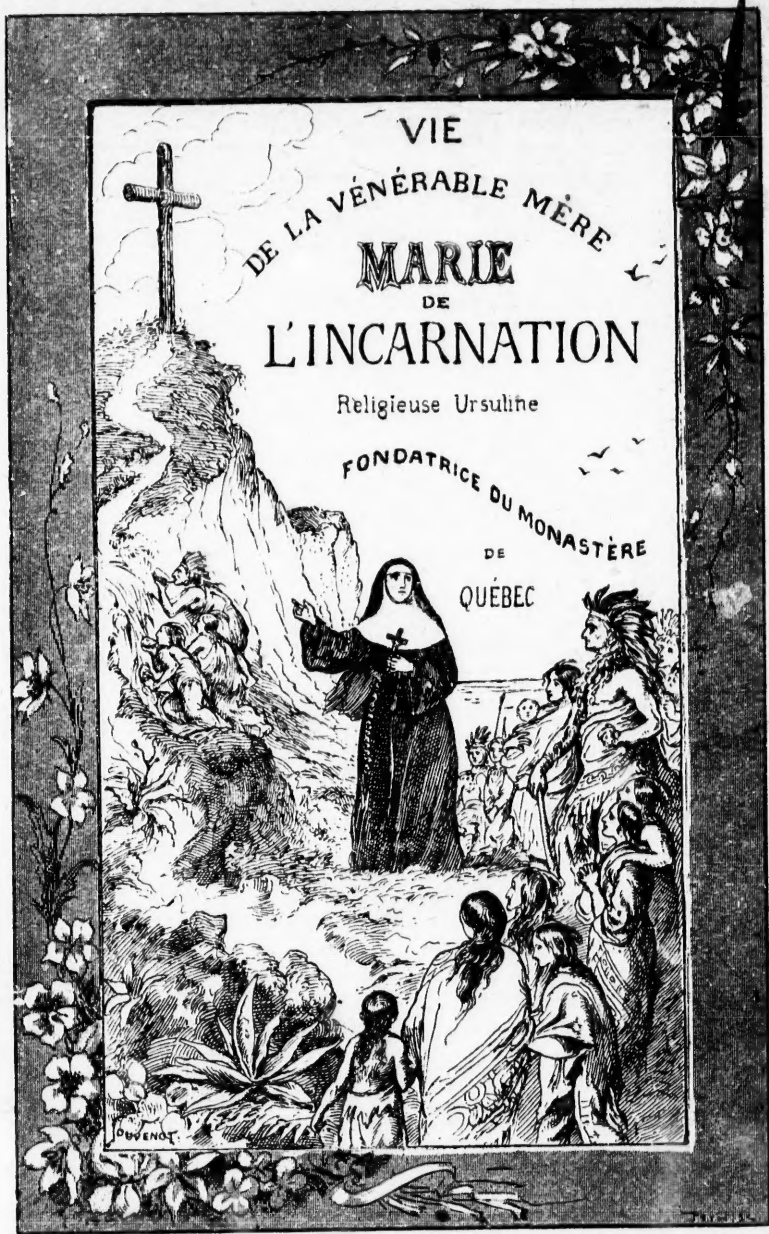




C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE (Somme)

DÉCLARATION

L'auteur de cet Opuscule, pour se conformer aux décisions de l'Eglise, reconnait que tout ce qui s'y trouve, texte comme gravures, n'a d'autre autorité que celle que peut donner la certitude historique jointe aux inspirations de la piété chrétienne.

Québec, 12 janvier 1893.

Imprimatur :

Quebeci, die 18 Julii 1893.

† E. A. CARD. TASCHEREAU, ARCH. QUEBECEN.

VIE
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE
MARIE DE L'INCARNATION

Religieuse Ursuline
ET FONDATRICE DU MONASTÈRE DE QUÉBEC



Parmi tant de noms que bénissent de concert au Canada et la religion et la patrie, il en est un qui semble briller d'un plus pur éclat et devant lequel tous les préjugés s'inclinent : c'est celui de Marie de l'Incarnation.

C'est à Tours, que naquit Marie Guyart, le 28 octobre 1599. Par sa mère, elle était alliée à la noble lignée des Babou de la Bourdaisière, et par son père elle appartenait à une famille d'honnêtes artisans. Florent Guyart, quoique simple boulanger, était très estimé de tous ses concitoyens ; quant à la mère de la Vénérable, Jeanne Michelet, c'était une personne de grande vertu, dont la piété valait encore mieux que les quartiers de noblesse. La jeune

Portrait de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Marie profita merveilleusement des bons exemples qu'elle avait sous les yeux et en fut toute sa vie reconnaissante.

Dès son enfance, Marie Guyart se donna pleinement à Dieu et en fut récompensée comme elle le raconte elle-même : « Je n'avais qu'environ sept ans, lorsqu'une nuit, pendant mon sommeil, il me sembla que je voyais le Ciel ouvert et Notre Seigneur descendant vers moi. Le plus beau des enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassa, et me baisant amoureusement me dit : Voulez-vous être à moi ? Je lui répondis : Oui ; et, ayant eu mon consentement, il monta au Ciel. » A partir de ce moment, elle éprouva un penchant prononcé vers le bien et un goût très sensible pour la prière, ce qu'elle-même attribue à la visite du Sauveur. Elle fut constamment fidèle à cet attrait, au point que tous ceux qui en furent témoins étaient étonnés de voir un si grand amour de la solitude et du recueillement dans une jeune fille de son âge. On lui avait mis entre les mains, pour la récréer, des livres qui traitaient de choses vaines et futiles : elle y renonça de son propre mouvement et ne voulut plus faire d'autres lectures que celles des livres de piété.

Son amour de la solitude.



agr
les
dég
pro
de
sou
éta
I
ven
dés
l'in
les
n'et
vol
ava
ans
elle
L
étai
fam
que
c'es
jeun
unic
son.



L'on remarquait encore en elle une grande charité pour les pauvres, surtout quand ils étaient malades. Aucune compagnie ne lui était aussi agréable. Elle les servait de ses mains et leur donnait tous les soins dont elle était capable. Rien ne la rebutait ; sans dégoût aucun, elle mangeait leurs restes et suivant ses propres expressions, elle eût volontiers accepté leur état de souffrance pour les en délivrer. Tout ce qui se trouvait sous sa main leur était distribué et sa plus grande peine était de ne pouvoir faire l'aumône au gré de ses désirs.

De pareilles dispositions pour la vertu sont le plus souvent des préludes de vocation à la vie religieuse : aussi, dès l'âge de quatorze ans, Marie Guyart laissa entrevoir l'intention de se consacrer à Dieu et voulut entrer chez les Bénédictines de Beaumont-lès-Tours. Cette affaire n'eut aucune suite, car ses parents manifestèrent une volonté déterminée de la marier. Un parti que l'on jugea avantageux s'étant présenté, alors qu'elle avait dix-sept ans, elle se soumit par esprit d'obéissance à ceux qui pour elle tenaient la place de Dieu.

Le mari qu'on lui avait choisi, Claude-Joseph Martin, était fabricant de soieries et appartenait à une bonne famille de Tours. Nous avons peu de détails sur les quelques années que dura ce mariage ; mais un fait saillant, c'est que tout en veillant soigneusement sur sa maison, la jeune femme conserva avec Dieu l'union la plus intime, union qui ne fit que s'accroître par ses progrès dans l'oraison. Le commerce de son mari nécessitait l'emploi de

Sa charité envers les pauvres.



nombreux ouvriers, elle y vit un moyen de faire honorer le saint nom de Dieu : « Elle ne se contentait pas, remarque son fils, de pour- voir aux besoins corporels des domestiques ; elle prenait encore plus soin de leurs âmes. Elle les catéchisait, les instruisait des vérités de la foi et de leurs devoirs de chrétiens. » A chaque instant nous rencontrons la pieuse épouse dans les églises, suivant les processions, employant au service de Dieu les moindres instants que lui laisse sa position de maîtresse de maison et de mère. Quel modèle admirable pour les tièdes chrétiennes de nos jours !

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis son mariage, quand Dieu rompit les liens qui l'attachaient au siècle. Son mari lui fut enlevé par la mort, lui laissant un enfant de six mois. A cette première épreuve vinrent s'en ajouter d'autres à peine moins cruelles : en peu de jours, la pieuse veuve se vit réduite à un dénûment presque absolu, causé par des désastres imprévus et des procès dont elle eut à solder tous les frais. Mais son courage fut plus grand que tous ces malheurs. S'élevant au-dessus des sentiments de la nature, elle essuya ses larmes et ne songea plus qu'à remplir les desseins de Dieu sur elle.

Plusieurs excellents partis se présentèrent, mais elle les refusa tous ; car les grâces nouvelles répandues dans son âme et un attrait plus vif pour l'oraison lui donnaient à

Le catéchisme des ouvriers.

entendre que Dieu voulait être désormais l'unique objet de son amour. Une vision dont elle fut favorisée à cette époque le lui fit comprendre encore mieux. Au mois de décembre 1620, en pleine rue, comme elle repassait dans son esprit les paroles de l'Écriture : « J'ai mis en vous mon espoir, Seigneur, je ne serai pas confondue » ; saisie d'un ravissement subit, elle se vit plongée dans une mer de sang, et il lui fut dit que ce sang était celui de Jésus-Christ répandu pour ses péchés. En même temps, un sentiment inoui de repentir et d'amour pour Dieu remplit toute son âme. A partir de ce moment, elle résolut de ne plus donner une seule pensée au monde, ni à ses espérances, mais de ne s'occuper que de Dieu et de sa propre perfection.

Dans ce but, elle se hâta de congédier ses domestiques et de terminer ses affaires ; puis, choisissant un vêtement de forme bizarre, elle se retira chez son père pour y vivre dans une profonde solitude. Tout au haut de la maison paternelle, il y avait un appartement incommode et peu accessible, la pieuse veuve s'y logea ; son premier soin fut de se ménager un oratoire où elle pût prier au gré de son cœur. Là, séparée

Esprit d'oraison de la servante du Seigneur.



de tout, même de son fils, elle était bien véritablement seule avec Dieu. Là, elle priaït sans cesse, pleurant ses péchés et châtiant rigoureusement son corps. Elle renonça dès lors à l'usage du linge et y substitua la serge comme moins agréable aux sens.

Cette vie de pénitence ne lui fit pas oublier les œuvres de charité : elle allait à la recherche des pauvres affligés de plaies et d'ulcères, les amenait chez elle, puis, se mettant à genoux comme devant Jésus-Christ lui-même, elle leur donnait tous les soins que peut inspirer la plus tendre charité.

La servante de Dieu semblait destinée à passer sa vie dans cette paisible retraite, et Dieu, de son côté, paraissait y applaudir, tant étaient nombreuses les grâces dont il la comblait, et cependant sa Providence la voulait ailleurs.

« Après un an de solitude, dit-elle, Dieu m'en retira pour me mettre chez une de mes sœurs qui se trouvait surchargée d'affaires temporelles. Son mari et elle me désiraient pour leur aider à porter ce fardeau. »

Sa position, dans la maison de sa sœur, n'avait rien de bien flatteur pour son amour-propre. Comme elle cachait volontiers ses aptitudes pour les affaires, on la croyait dépourvue d'intelligence et bonne tout au plus, suivant son expression, « à être la servante des serviteurs et des servantes de la maison. » — « Pendant l'espace de trois ou quatre ans, ajoute-t-elle, je fis constamment la cuisine, endurant de grandes incommodités, mais plus j'y souffrais, plus Notre Seigneur me comblait de ses

Maison où la vénérable Mère vécut dix ans avec sa sœur.





« consolations et récompensait mes services par ses
« faveurs et ses grâces. »

A nulle époque de sa vie, en effet, la pieuse veuve ne fut plus comblée de bienfaits célestes, bienfaits d'une nature tellement relevée qu'il n'y a que les personnes versées dans la spiritualité qui en pourraient comprendre les détails. Qu'il suffise de citer cette admirable vision de la Sainte Trinité qui, au témoignage de son fils, est la plus remarquable qu'elle ait eue. Voici le récit qu'elle en fait elle-même : « Un matin, qui était la seconde fête de « la Pentecôte (1624), lorsque j'entendais la messe dans la « chapelle des RR. PP. Feuillants, je regardais sans des- « sein de petites images de chérubins qui étaient au bas « des cierges ; tout à coup mes yeux furent fermés et mon « esprit élevé et absorbé dans la vue de la Très Sainte et « Auguste Trinité. Cette impression était sans forme ni « figure, mais plus claire et plus intelligible que toute « lumière. En un mot, je vis le divin commerce que les « trois Personnes Divines ont ensemble : l'Intelligence du « Père qui, se contemplant lui-même, engendre son Fils « de toute éternité, et l'amour mutuel du Père et du Fils « qui produit le Saint-Esprit..... » Et la servante de Dieu continue de la sorte en se servant d'expressions très sûres, pour rendre compte de ce que la théologie renferme de plus ardu au sujet de la Sainte Trinité. Comment humainement expliquer qu'une jeune femme dont les connaissances religieuses devaient nécessairement être fort restreintes, pût

La Très-Sainte Trinité.



parler de la sorte sans faire quelque erreur de doctrine ?

On comprend que Dieu n'ait pas voulu laisser dans le monde et livrer pour toute sa vie à des travaux matériels, une âme à laquelle il accordait de pareils privilèges. Le moment approchait où cette longue et laborieuse préparation à la vie religieuse allait recevoir sa récompense. Dix années entières s'étaient passées au milieu des tribulations les plus grandes, lorsque la Vénérable annonça à sa sœur qu'elle se proposait d'entrer en religion. A cette nouvelle, une véritable tempête de protestations s'éleva autour d'elle. Son beau-frère et sa sœur furent les premiers à témoigner leur mécontentement, l'accusant de cruauté à l'égard de son fils ; mais la résolution de la servante de Dieu était irrévocable. Son choix s'était fixé d'abord sur le monastère des Feuillantines de Paris, mais Dieu avait d'autres desseins et inclina son cœur vers l'Ordre de Sainte Ursule, établi en France depuis vingt ans et qui venait de fonder une maison à Tours.

La pieuse veuve fut reçue à bras ouverts au cloître où sa grande réputation de vertu l'avait précédée ; et le 25 janvier 1631, quittant son vieux père en larmes et son fils consterné, elle franchit le seuil du monastère en bénissant Dieu qui l'appelait enfin à lui.

Le fils de la servante de Dieu avait semblé se résigner d'assez bonne grâce à la disparition de sa mère ; mais il ne tarda pas à changer d'avis, et ses escapades mirent bientôt tout le monastère en émoi. Écoutons-le raconter

Monastère des Ursulines de Tours.

cet épisode de sa carrière :
 « On bâtissait alors le couvent et comme à cause des ouvriers les portes étaient souvent ouvertes, il prenait adroitement ce temps pour entrer afin de chercher sa mère. Tantôt il se trouvait au jardin avec les religieuses, tantôt il pénétrait dans les cours les plus intérieures de la maison. Quelquefois, voyant le guichet de la Communion ouvert pendant la Messe, il y passait la tête et essayait d'entrer dans le chœur ; d'autres fois il y jetait son manteau ou son chapeau pour attirer l'attention de sa mère. Un jour, accompagné d'un bon nombre de petits camarades armés de pierres et de bâtons, il court au monastère ; et là, tous ensemble frappent, poussent des cris et font un aussi grand vacarme que possible. Au milieu de tout ce bruit, la pauvre novice distingue une voix qui lui va au cœur, c'est celle de son fils :
 « Rendez-moi ma mère ! Rendez-moi ma mère ! »
 Elle crut que c'en était fait à jamais de sa vocation d'Ursuline et que les religieuses, fatiguées de ces désagréments, la prieraient de se retirer ; mais il n'en fut rien. Du reste, la dispa-



« Rendez-moi ma mère ! »

rition de l'enfant, placé au collège de Rennes, mit fin au désordre. »

Rien de plus édifiant que la conduite de la servante de Dieu au Noviciat ! Elle agissait avec les novices dans un esprit de simplicité qui ravissait tout le monde et se faisait plus enfant que les dernières d'entre ces jeunes filles.

Deux ans après son admission, le 25 janvier 1633, la vertueuse novice fut admise à faire Profession. Les deux années qui suivirent furent remplies d'innombrables joies spirituelles, entrecoupées d'intervalles d'épaisses ténèbres. Dieu lui envoya pour affermir sa marche vers la perfection, un directeur de grand mérite, le P. de la Haye, qui lui assura que tout ce qu'elle ressentait venait directement de Dieu.

Au bout de ces deux ans, la Communauté reconnaissant son rare mérite, la nomma sous-maitresse du Noviciat, avec mission de donner toutes les instructions qui se font régulièrement aux novices. « Elle s'acquittait de ce devoir, » dit son fils, avec un zèle qui mettait la ferveur dans « toute la maison. » Ces nouvelles fonctions réveillèrent en elle l'ardeur d'un sentiment qu'elle avait déjà éprouvé dès sa plus tendre enfance, celui du zèle pour le salut des âmes, d'où devait découler plus tard sa vocation pour le Canada.

Voici, du reste, une vision qu'elle eut vers cette époque et dont elle ne comprit le sens que plus tard : « Une nuit, après un colloque très intime



Marie de l'Incarnation, sous-maitresse au Noviciat.

avec mon céleste Epoux, je m'endormis, et pendant mon sommeil, je vis en songe, auprès de moi, une dame que j'avais rencontrée, je ne sais par quel hasard. Je la pris par la main et l'amenai avec moi, marchant à grands pas et avec bien de la fatigue, parce que nous avions des obstacles très difficiles à surmonter pour arriver où nous aspirions. » Parvenues enfin à une petite église où se trouvait la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, les deux compagnes aperçurent au loin un très grand pays, plein de montagnes et de vallées, mais couvert de brouillards épais,



sauf un tout petit édifice qui servait d'église à tout le pays. La servante de Dieu vit la Sainte Vierge se pencher plusieurs fois vers son Fils comme pour lui parler, et il lui sembla qu'il s'agissait d'elle-même et de ce pays; puis,

la Mère du Sauveur la baisa à trois reprises et elle s'éveilla, l'âme ravie, mais ne comprenant rien à cette faveur.

Au courant de l'année 1635, la même vision lui fut envoyée, mais une circonstance consolante s'y ajouta : elle entendit clairement une voix qui lui dit : « C'est le Canada

Marie protectrice du Canada.

« que je t'ai montré et il faut que tu ailles y fonder une maison en l'honneur de Jésus et de Marie. » — « Ces paroles qui portaient esprit et vie dans mon âme, dit la Vénérable, la réduisirent dans un anéantissement absolu. J'eus néanmoins assez de force pour répondre : « O Dieu éternel ! vous pouvez tout et moi je ne puis rien. »



Dieu, cependant, préparait les voies qui devaient rendre praticable la mission de sa servante. Une pieuse dame, de noble famille normande, M^{me} de la Peltrie, étant malade au point d'être abandonnée par les médecins, fit à saint Joseph le vœu solennel de bâtir en son honneur une église au Canada, et d'y consacrer, sous ses auspices, sa fortune et sa vie au service et à l'instruction des filles sauvages. A peine ce vœu prononcé, elle tomba dans un profond sommeil et à son réveil elle se trouva complètement guérie. Il lui fallait,

pour accomplir son pieux projet, des auxiliaires. Les RR. PP. Jésuites de Paris, auxquels elle s'adressa, recommandèrent la Mère Marie de l'Incarnation, dont la réputation commençait à se répandre au dehors.

La Communauté de Tours ignorait encore ce qui se passait, lorsque, le 22 janvier 1639, M^{me} de la Peltrie fit annoncer sa visite prochaine. Toute la Communauté était à ce moment en pèlerinage à un petit oratoire, appelé l'Hermitage Saint-Joseph et situé au fond du jardin. Ce fut là que la Supérieure annonça à ses compagnes

L'Hermitage Saint-Joseph (22 janvier 1639).

l'honneur insigne dont le Ciel daignait les favoriser. Elles purent à peine ajouter foi à ce bonheur inattendu, tant elles se croyaient peu dignes d'un choix aussi glorieux, et désormais ce fut une pieuse ambition dans la Communauté d'être choisi pour le voyage d'outre-mer.

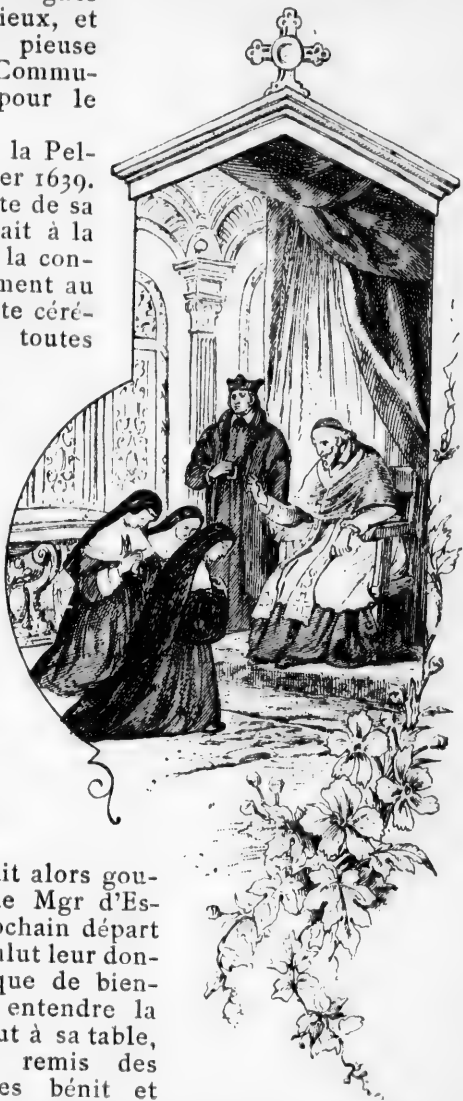
La visite de M^{me} de la Peltrie eut lieu le 19 février 1639. La Supérieure, à la tête de sa Communauté, l'attendait à la porte conventuelle et la conduisit processionnellement au Chœur. Là, une courte cérémonie eut lieu ; puis, toutes les religieuses vinrent, à tour de rôle, se jeter aux genoux de la pieuse veuve, pour solliciter l'honneur de l'accompagner.

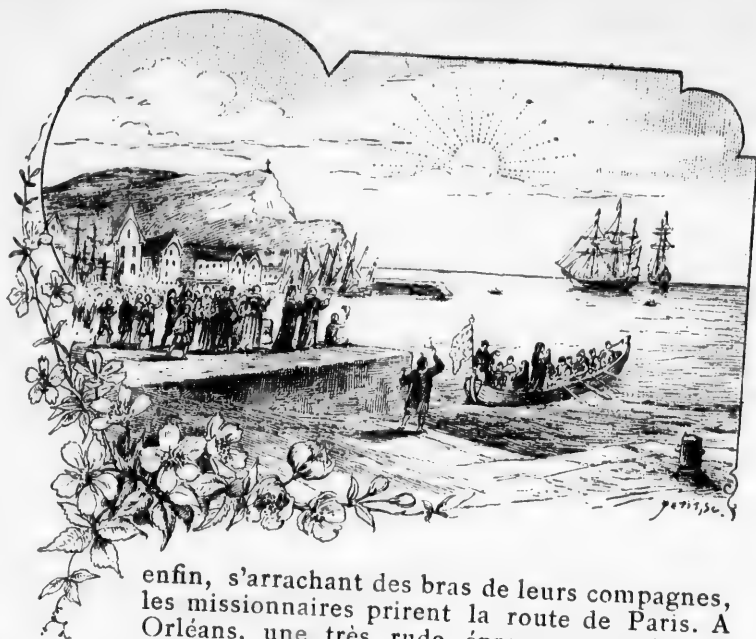
Désormais, les événements vont se précipiter : la Mère de l'Incarnation fut choisie la première, et on lui adjoignit pour compagne la jeune Sœur Marie de Saint-Bernard, mieux connue sous le nom de Sœur Saint-Joseph. Le départ fut fixé au 22 février.

L'Eglise de Tours était alors gouvernée par le Vénérable Mgr d'Eschaux. Apprenant le prochain départ des missionnaires, il voulut leur donner une dernière marque de bienveillance, les invita à entendre la messe chez lui, les reçut à sa table, puis après leur avoir remis des lettres d'obédience, les bénit et leur fit une allocution qui les émut jusqu'aux larmes.

Les adieux au monastère ne furent pas moins touchants ;

Marie de l'Incarnation chez l'archevêque de Tours.



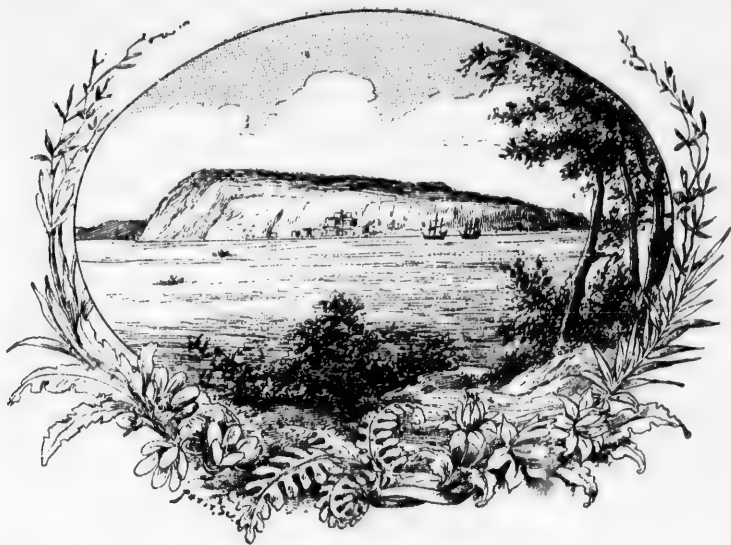


enfin, s'arrachant des bras de leurs compagnes, les missionnaires prirent la route de Paris. A Orléans, une très rude épreuve attendait la Vénérable : elle lui vint, cette fois encore, de la part de son fils qui, poussé par ses protecteurs, essaya d'entraver le départ de sa mère. Cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes et cinq jours après le départ de Tours, les voyageuses arrivèrent à Paris.

Divers incidents prolongèrent leur séjour dans la capitale. La nouvelle de la présence des futures fondatrices s'étant répandue dans la ville, bien des personnes de la Cour vinrent les visiter. Un jour, la comtesse de Brienne vint chercher les deux missionnaires pour les conduire à Saint-Germain, où la reine Anne d'Autriche désirait les voir. La reine voulut savoir jusqu'aux moindres détails d'une entreprise si extraordinaire et ne put retenir ses larmes en songeant aux dangers qu'allaient courir de si frêles existences.

Enfin, les derniers préparatifs du voyage furent terminés et vers le commencement d'avril, la petite colonie se mit en route pour Dieppe où l'on devait prendre la mer. Une nouvelle recrue les attendait au monastère de cette ville ; c'était la Mère Cécile de Sainte-Croix, qui obtint la permission de se joindre aux deux religieuses de Tours. Elles eurent encore pour compagnes de voyage trois Hospita-

Adieux à la France (4 mai 1639).



lières de Dieppe, les Mères de Saint-Ignace, de Saint-Bernard et de Saint-Bonaventure, qui se rendaient à Québec pour y fonder un hôpital sous les auspices de la duchesse d'Aiguillon.

Le départ eut lieu le 4 mai 1639, au milieu des acclamations émues d'une foule attendrie.

La navigation fut longue et périlleuse : à l'exception de treize jours, cependant, il fut possible de célébrer la sainte Messe, et les ferventes religieuses eurent la consolation chaque fois de participer au Banquet sacré. Rien de plus édifiant que ce petit monastère errant sur les vagues : la méditation toujours faite en commun et l'office récité en chœur, tout rappelait la vie paisible et recueillie du cloître. Après plusieurs périls heureusement surmontés, le voyage se poursuivait sans encombre jusqu'à Québec que l'on atteignit le 1^{er} août. La navigation avait duré trois mois.

Québec n'était alors qu'un pittoresque rocher au pied duquel s'abritaient quelques misérables constructions habitées par les Français. Aussitôt averti de l'approche des religieuses, le chevalier de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, résolut de leur faire une réception digne de la grande œuvre qu'elles venaient inaugurer. Dès la pointe du jour, toute la population fut sur pied, attendant avec impatience les nouvelles venues. Le Gouverneur

La ville de Québec en 1639.



verneur, accompagné de la garnison et suivi de la ville entière, descendit au rivage pour les recevoir. En mettant pied à terre, la Mère de l'Incarnation et toutes ses compa-

gnes se prosternèrent avec un pieux respect et baisèrent avec transport cette terre, objet de tant de vœux. On les conduisit en triomphe à l'église de Notre-Dame de la Recouvrance où la messe fut célébrée; puis, le Gouverneur les reçut à sa table au château Saint-Louis, qu'elles ne quittèrent que pour prendre possession de la demeure qui leur était destinée.

A peine arrivées, les Ursulines témoignèrent une sainte impatience de voir de près ces filles sauvages au salut desquelles elles venaient consacrer leur vie. Dès le lendemain de leur débarquement, les PP. Jésuites se mirent en devoir de satisfaire leur curiosité en les conduisant à Sillery, mission sauvage fondée deux ans auparavant, où se trouvaient réunies un grand nombre de familles indiennes. Rien de plus émouvant que cette première entrevue. Ne pouvant contenir leur joie à la vue de ces pauvres enfants des bois, Marie de l'Incarnation et ses compagnes se jettent à leur cou, les arrosent de leurs larmes, les baisent avec effusion. Elles parcourent toute la bourgade, entrent dans chacune des cabanes et ne peuvent rassasier leurs yeux de la vue de ces bons sauvages qui les regardent stupéfaits d'étonnement.

Le logement que le Gouverneur avait préparé pour les

Les Ursulines à Sillery.



Ursulines, était loin de répondre aux besoins de la Commu-

nauté, si petite qu'elle fût. C'était une misérable mesure, située près du lieu de débarquement, nullement abritée du côté du fleuve et ne contenant que deux appartements. Les missionnaires habitèrent ce logis pendant plus de trois années, souffrant toutes les privations et toutes les incommodités, respirant un air vicié dans ces appartements encombrés d'enfants sauvages d'une malpropreté dégoûtante.

À peine installées, il fallut commencer l'étude des langues sauvages. Après deux

Marie de l'Incarnation livre à l'étude des langues sauvages.

mois de travail, la Mère de l'Incarnation était en état de faire le catéchisme aux sauvages, mais pour éprouver la

patience de sa servante, Dieu lui envoya le fardeau de la Supériorité, que ses Sœurs lui imposèrent dès leur arrivée dans la Nouvelle-France.

Quelques semaines s'étaient écoulées, paisibles et douces, malgré les mille incommodités de la situation, lorsque la petite vérole, maladie affreuse,



éclata parmi les sauvages : les élèves des Ursulines ne tardèrent pas à en être frappées et en quelques jours le couvent ne fut plus qu'un hôpital. Les lits étendus à terre étaient tellement pressés, que les religieuses étaient obligées de passer pardessus pour donner leurs soins aux malades. Les Ursulines s'attendaient à chaque instant de succomber à l'épidémie. Renfermées jour et nuit dans ces petites chambres encombrées de malades, respirant sans cesse une atmosphère infectée par la contagion, il semblait impossible qu'elles pussent y échapper. Dieu, cependant, y pourvut miséricordieuse-

~~~~~  
Le couvent devenu hôpital.



ment et aucune d'entre elles n'en souffrit les atteintes.

Au mois de juillet 1640, la petite Communauté vit arriver deux religieuses de la Congrégation de Paris : ce renfort causa une grande joie dans le pays, mais augmenta les soucis de la pauvre Supérieure. Il fallait bâtir, car le petit local de la Ville-Basse ne pouvait suffire à tant de monde. On se mit à l'œuvre. La première pierre du nouvel édifice fut posée au printemps de 1641, sur l'emplacement même qu'occupe le monastère actuel. Mais que d'épreuves ! que de déchirements intérieurs devait souffrir l'austère Fondatrice avant que de passer le seuil de cette maison élevée à la gloire de Dieu !

De cruelles souffrances intérieures vinrent la crucifier ; Dieu et les hommes semblèrent l'abandonner à la fois. Sa compagne préférée, Mere Saint-Joseph, lui causa de cuisants chagrins, la Communauté de Tours lui témoigna de l'éloignement, son Directeur, préjugé, s'aigrit contre elle ; enfin, pour mettre le comble à une mesure déjà pleine, M<sup>me</sup> de la Peltre quitta subitement l'établissement de Québec, emportant tout son bien, et se fixa à Montréal, laissant les Ursulines et leurs élèves dans le plus affreux dénûment. Tout semblait désespéré, mais pendant que toutes les espérances et les ressources humaines croulaient autour d'elle, la Mère de l'Incarnation resta ferme dans son imperturbable confiance en Dieu. Malgré tout cet abandon, elle résolut de garder les pensionnaires sauvages, fit des aumônes de plus belle aux pauvres indigènes qui venaient solliciter sa pitié et poussa activement les travaux du nouveau monastère. Le Seigneur récompensa sa persévérance, et l'une après l'autre les difficultés s'évanouirent : la paix



revint à son  
âme, les res-  
sources arri-  
vèrent de  
France plus  
abondantes,  
et M<sup>me</sup> de la

Peltrie, après dix-huit mois  
d'absence, se trouva heu-  
reuse de partager de nouveau  
la vie des religieuses et ne  
songea plus à les quitter.

C'est au milieu de toutes ces consolations que, le 21 novembre 1642, la Vénérable Mère prit possession du monastère construit par ses soins, et put quitter définitivement la chétiveasure qui lui avait jusque-là servi de retraite. Le nouvel édifice était bien loin d'être terminé lorsque les religieuses y entrèrent; il ne le fut complètement qu'en 1648, après sept ans de sacrifices incessants. Dans cet intervalle, la Mère de l'Incarnation, ayant complété son deuxième triennat, fut successivement chargée des emplois de dépositaire et de boulangère. Ce fut vers cette époque que les religieuses s'aperçurent pour la première fois que le pain se multipliait entre les mains de la Mère de l'Incarnation. En sa qualité de dépositaire, elle était chargée de faire l'aumône aux pauvres sauvages qui venaient implorer la charité de la Communauté; or, il arrivait que n'ayant à distribuer que deux ou trois pains entre cinquante ou soixante sauvages, ils en avaient tous de très bons morceaux. La Vénérable Mère attribuait ce résultat aux bonnes dispositions de ces pauvres gens.

Elle se sentait depuis longtemps inspirée de s'engager par vœu à chercher en tout la plus grande de Dieu et à faire tout ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Son Directeur consulté à ce sujet, connaissant sa force d'âme, le

Charité à l'égard des sauvages.

lui permit sans hésitation : ce vœu héroïque était comme une préparation aux malheurs qui allaient de nouveau éprouver sa patience.

Pour le moment, déchargée du faix de la Supériorité, elle se délassait, malgré les soucis de son emploi d'économe, dans l'instruction des petites filles sauvages, auxquelles elle enseignait les vérités de la foi. Une touchante tradition, gardée pieusement au monastère, nous montre la Vénérable Mère assise sous un frêne qui, il y a quelques années, étendait encore sur le cloître l'ombrage de ses antiques rameaux : elle catéchise assidûment un groupe d'enfants de la forêt, qui ne perdent pas une des paroles tombées de sa bouche. Quel bonheur devait être le sien en voyant réalisées les promesses que Dieu lui avait faites !...

Mais, hélas ! l'épreuve ne tardera pas.

Le 29 décembre 1650, par l'imprudence d'une Sœur converse chargée de la boulangerie, le feu prit dans le soubassement du monastère, et au milieu de la nuit, la Communauté s'éveilla au bruit du pétitement des flammes et de l'effondrement des planchers. Ce n'est guère que par miracle que les religieuses et leurs élèves purent échapper aux flammes, tant l'incendie se développa rapidement. Mais, arrachées à un péril, elles tombèrent dans un autre dont les suites n'étaient pas moins à craindre : car rien, [pas même les habits de première nécessité], n'avait pu être sauvé ; et l'on était au milieu de la saison la plus rigoureuse. Cette circonstance fit paraître, d'une manière bien



Le catéchisme sous le vieux frêne.



naudeau] a pu  
toute impor-  
able Mère; et  
nombre s'est

a question de  
t été agitée;  
difficulté des

on du public  
avait été fait  
in, l'an 1867,  
procès préli-  
à des inter-  
la cause, la  
crets qui ont  
Mère.

es que font  
era un jour  
e de Sainte-  
er en public  
ée par Bos-

teur.

**TITRES DE QUELQUES-UNES DES  
BROCHURES ILLUSTRÉES  
DE PROPAGANDE CATHOLIQUE**

**Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII**  
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

*Éditées par C. PAILLART, Imprimeur-Editeur  
à ABBEVILLE (Somme)*

**BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)**

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

**BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)**

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B<sup>te</sup> Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barât, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

**BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES**

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

**CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ  
VIC & AMAT, LIBRAIRES. 11. RUE CASSETTE**

**LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS**